

Après la campagne de Russie.



C'était en 1812, en plein hiver, à Phalsbourg, petite ville de Lorraine, alors que les premières nouvelles de la retraite de Russie commençaient d'arriver. Il faisait un froid terrible. M. Goulden, un brave horloger, se désolait en songeant aux pauvres soldats.



Joseph, son commis, ne s'affligeait pas trop. Boiteux, il espérait échapper à l'armée et se marier avec sa cousine Catherine, la fille de la mère Grédel. Mais les nouvelles de Russie se firent plus précises.



Chaque jour le deuil frappait à Phalsbourg et bientôt on dut appeler de nouveaux conscrits. Le jour du tirage au sort était arrivé. Quel numéro Joseph allait-il tirer? Partirait-il?... C'est lui qui parle.

76. — Le jour du tirage au sort.

1. — Je venais de mettre mon habit à queue de morue¹ et mon castor² pour sortir, lorsque la tante Grédel et Catherine entrèrent en disant : « Bonjour, monsieur Goulden! nous arrivons pour la conscription³. »

Je vis tout de suite combien Catherine avait pleuré; ses yeux étaient rouges, et d'abord elle se pendit à mon cou pendant que sa mère tournait autour de moi. M. Goulden leur dit :

« Ce doit être bientôt l'heure pour les jeunes gens de la ville?

— Oui, monsieur Goulden, répondit Catherine d'une voix faible; ceux des villages ont fini.

— Bon... bon.... Eh bien, Joseph, il est temps que tu partes, dit-il. Mais ne te chagrine pas.... Vous, ne soyez pas effrayés. Ces tirages ne sont plus que pour la forme; depuis longtemps on ne gagne⁴ plus, ou, quand on gagne, on vous rattrape deux ou trois ans plus tard : tous les numéros sont mauvais! Quand le conseil de révision s'assemblera, nous verrons ce qu'il sera bon de faire. Aujourd'hui c'est une espèce de satisfaction qu'on donne aux gens de tirer à la loterie... mais tout le monde perd.

2. — C'est égal, fit la tante Grédel, Joseph gagnera.

— Oui, oui, répondit M. Goulden en souriant, cela ne peut pas manquer. »

Alors je sortis avec Catherine et la tante, et nous remontâmes vers la grande place, où la foule se pressait. Dans toutes les boutiques, des douzaines de conscrits, en train d'acheter des rubans, se bouscullaient autour des comptoirs; on les voyait pleurer en chantant comme des possédés. D'autres, dans les auberges, s'embrassaient en sanglotant, mais ils chantaient toujours....

3. — En face du corps de garde⁵, j'aperçus de loin le colporteur Pinnacle, sa balle⁶ ouverte sur une petite table, et, tout à côté, une grande perche garnie des rubans qu'il vendait aux conscrits.

Je me dépêchais de passer, quand il me cria : « Hé! boiteux, halte! halte!... arrive donc... je te garde un beau ruban. Il t'en faut un magnifique à toi... le ruban de ceux qui gagnent! »

Il agitait par-dessus ma tête un grand ruban noir, et je pâlis malgré moi.

4. — Mais, comme nous montions les marches de la mairie, voilà que justement un conscrit en descendait : c'était Klipfel, le forgeron de la Porte-de-France; il venait de tirer le numéro 8, et s'écria de loin : « Le ruban noir, Pinnacle, le ruban noir!... Apporte... coûte que coûte! »

Il avait une figure sombre et riait. Son petit frère Jean pleurait derrière en criant : « Non, Jacob, non, pas le ruban noir! »

Mais Pinacle attachait déjà le ruban au chapeau du forgeron, pendant que celui-ci disait :

« Voilà ce qu'il nous faut maintenant.... Nous sommes tous morts... nous devons porter notre deuil! »

Et d'une voix sauvage il cria : « *Vive l'Empereur!* »

J'étais plus content de voir ce ruban à son chapeau qu'au mien, et je me glissai bien vite dans la foule pour échapper à Pinacle.

5. — Nous eûmes mille peines à entrer sous la voûte de la mairie et à grimper le vieil escalier de chêne, où les gens montaient



et descendaient comme une véritable fourmilière. Dans la grande salle en haut, le gendarme Kelz se promenait, maintenant l'ordre autant que possible. Et dans la chambre à côté, on entendait crier les numéros. De temps en temps un conscrit sortait, la face gonflée de sang, attachant son numéro sur son bonnet, et s'en allant la tête basse à travers la foule, comme un taureau furieux qui ne voit plus clair et qui voudrait se casser les cornes au mur. D'autres, au contraire, passaient pâles comme des morts.

Nous attendîmes longtemps. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, lorsqu'enfin on appela mon nom.

6. — Je m'avançai sans voir ni entendre, je mis la main dans la caisse et je tirai un numéro.

M. le sous-préfet cria : « Numéro 17! »

Alors je m'en allai sans rien dire, Catherine et la tante derrière moi. Nous descendîmes sur la place, et, ayant un peu d'air, je me rappelai que j'avais tiré le numéro 17.

La tante Grédel paraissait confondue.

« Je t'avais pourtant mis quelque chose dans ta poche, dit-elle; mais ce gueux de Pinacle t'a jeté un mauvais sort. » En même temps elle tira de ma poche de derrière un bout de corde. Moi, de grosses gouttes de sueur me coulaient du front; Catherine était toute pâle, et c'est ainsi que nous retournâmes chez M. Goulden.

7. — « Quel numéro as-tu, Joseph? me dit-il aussitôt.

— Dix-sept », répondit la tante en s'asseyant, les mains sur les genoux.

Un instant M. Goulden parut troublé, mais ensuite il dit :

« Autant celui-là qu'un autre... tous partiront... il faut remplir les cadres⁷. Cela ne signifie rien pour Joseph. J'irai voir M. le maire, M. le commandant de place.... Ce n'est pas pour leur faire un mensonge; dire que Joseph est boiteux, toute la ville le sait; mais, dans la presse⁸, on pourrait passer là-dessus. Voilà pourquoi j'irai les voir. Ainsi ne vous troublez pas, reprenez confiance. »

Ces paroles du bon M. Goulden rassurèrent la tante Grédel et Catherine, qui s'en retournèrent chez elles pleines de bonnes espérances; mais pour moi c'était autre chose : depuis ce moment je n'eus plus une minute de tranquillité, ni jour, ni nuit.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **A queue de morue** : à pans larges et effilés. — 2. **Castor** : ici, bonnet en fourrure de castor. — 3. **Conscription** : inscription et levée des citoyens appelés au service militaire. — 4. **On ne gagne plus** : on ne tire plus le bon numéro qui exempté du service militaire. — 5. **Corps de garde** : endroit où se rassemblent les soldats chargés de la garde d'un chef, d'un bâtiment. — 6. **Balle** : gros paquet de marchandises. — 7. **Cadres** : divisions et subdivisions d'une armée.

— 8. **Presse** : animation un peu brouillonne due au nombre des conscrits et au peu de temps dont on dispose.

Le sens. — 1. Comment M. Goulden remonte-t-il le moral de Joseph? — 2. Pourquoi Joseph pourrait-il être poussé à retomber dans ses tristes pensées. — 3. Joseph n'est pas à son aise le jour du tirage; montrez-le. — 4. Quel est l'effet des bonnes paroles de M. Goulden sur la tante Grédel? — 5. Quel en est l'effet sur Joseph?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La grammaire. Le temps des verbes. — **L'inversion.** — 310. — Copiez le n° 1 de la lecture. Indiquez entre parenthèses, après chaque verbe, le temps auquel il est employé.

311. — Transcrivez au présent le n° 4 de la lecture.

312. — Transcrivez au futur (quand le sens le permet) le n° 6 de la lecture.

La phrase. — 313. — *Oui, monsieur, répondit Catherine d'une voix faible, ceux des villages ont fini.* Faites 5 phrases sur ce modèle pour rapporter les paroles : d'un **médecin**, d'un **instituteur**, d'un **jardinier**, d'un **épicié**, d'un **cycliste**. Ex. : *Oui, mon ami, répondit le médecin d'une voix joyeuse, vous êtes en bonne voie de guérison.*

77. — Le conseil de révision.

1. — Trois jours après le tirage, le conseil de révision¹ était à l'hôtel de ville.... La veille, M. Goulden avait mis sa belle perruque pour aller remonter l'horloge de M. le Maire et celle du commandant de place. Il était revenu la mine riante et m'avait dit :

« Cela marchera.... M. le maire et M. le commandant savent bien que tu es boiteux; c'est assez clair, que diable! Ils m'ont répondu tout de suite : « Hé! monsieur Goulden, ce jeune homme est boiteux; à quoi bon nous parler de lui? Ne vous inquiétez de rien; ce ne sont pas des infirmes qu'il nous faut, ce sont des soldats. »

2. — Ces paroles m'avaient mis du baume dans le sang, et cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux. Mais le lendemain, jour du conseil, la peur me reprit et, pour me donner mauvaise mine, j'avalai tout le vinaigre qui se trouvait dans la petite burette de l'huilier.

Ensuite je m'habillai, pensant avoir une mine de déterré², car le vinaigre était très fort et me travaillait intérieurement. Mais en entrant dans la chambre de M. Goulden, à peine m'eut-il vu qu'il s'écria : « Joseph, qu'as-tu donc? tu es rouge comme un coq! »

Et moi-même, m'étant regardé dans le miroir, je vis que, jusqu'à mes oreilles et jusqu'au bout de mon nez, tout était rouge. Alors, je fus effrayé; mais au lieu de pâlir, je devins encore plus rouge, et je m'écriai dans la désolation :

« Maintenant, je suis perdu! Je vais avoir l'air d'un garçon qui se porte très bien; c'est le vinaigre qui me monte à la tête.

— Quel vinaigre? demanda M. Goulden.

— Celui de l'huilier, que j'ai bu pour être pâle! O Dieu, quelle mauvaise idée j'ai eue!

— Cela ne t'empêchera pas d'être boiteux; seulement, tu voulais tromper le conseil, et ce n'est pas honnête. Allons, voici neuf heures et demie qui sonnent, dépêche-toi. »

3. — Il me fallut donc partir dans cet état; le feu du vinaigre me sortait des joues. Je montai l'escalier de l'hôtel de ville dans un trouble extraordinaire.... Le vieux gendarme Kelz, avec son grand chapeau à cornes, se promenait de long en large; dès qu'il me vit, il s'arrêta comme émerveillé, puis il s'écria :

« A la bonne heure! à la bonne heure! au moins en voilà un qui n'est pas fâché de partir.... C'est bien, Joseph, fit-il, je te prédis³ qu'à la fin de la campagne tu seras caporal. Avec une mine pareille, on fait toujours son chemin. »

Il avait à peine fini son discours que la porte du conseil s'ouvrit et que l'autre gendarme cria d'une voix rude : « Joseph Bertha! »

4. — J'entrai, boitant le plus que je pouvais. Deux médecins en uniforme causaient au milieu de la salle. Ils se retournèrent en me disant : « Déshabillez-vous. » Et je me déshabillai jusqu'à la chemise que le gendarme Werner m'ôta. Les autres me regardaient. Le sous-préfet dit : « Voilà un garçon plein de santé. »

Ces mots me mirent en colère; malgré cela je répondis honnêtement : « Mais je suis boiteux! »

Les chirurgiens me regardèrent et l'un dit : « La jambe gauche est un peu courte. — Bah! fit l'autre, elle est solide. »

5. — Puis, me posant la main sur la poitrine : « La conformation⁴ est bonne, dit-il, tousssez. » Je toussai le moins fort que je pus, mais il trouva tout de même que j'avais un bon timbre⁵, et il dit encore : « Regardez ces couleurs, voilà ce qui s'appelle un beau sang. »

Alors, moi, perdant la tête, je répondis : « J'ai bu du vinaigre.

— Ah! fit-il, ça prouve que vous avez un bon estomac....

— Mais je suis boiteux, m'écriai-je découragé.

— Bah! ne vous chagrinez pas, reprit cet homme, votre jambe est solide, j'en réponds.

6. — Tout cela, dit alors M. le maire, n'empêche pas ce jeune homme de boiter depuis sa naissance; c'est un fait connu de tous.

— Sans doute, fit aussitôt le médecin de l'hôpital, la jambe gauche est trop courte; c'est un cas d'exemption.

— Oui, reprit M. le maire, je suis sûr que ce garçon-là ne pourrait pas supporter une longue marche. »

Le premier médecin ne disait plus rien. Je me croyais déjà sauvé de la guerre, quand M. le sous-préfet me demanda :

« Vous êtes bien Joseph Bertha? »

— Oui, monsieur le sous-préfet, répondis-je.

— Eh bien, messieurs, dit-il en sortant une lettre de son portefeuille, écoutez. » Il se mit à lire cette lettre, dans laquelle on

racontait que, six mois avant, j'avais parié d'aller à Saverne et d'en revenir plus vite que Pinacle; que nous avions fait ce chemin ensemble en moins de trois heures, et que j'avais gagné.

C'était malheureusement vrai! ce gueux de Pinacle m'appelait toujours boiteux, et dans ma colère j'avais parié contre lui. Tout le monde le savait, je ne pouvais donc pas soutenir le contraire.

Comme je restais confondu, le premier chirurgien me dit :

« Voilà qui tranche la question⁸; rhabillez-vous. » Et, se tournant vers le secrétaire, il s'écria : « Bon pour le service! »

7. — Je me rhabillai dans un désespoir épouvantable, et en sortant je serais tombé si la tante Grédel ne m'avait pas soutenu. Nous traversâmes la petite place; je pleurais comme un enfant et Catherine aussi. La tante Grédel criait : « Ah! les brigands! Il faut qu'ils enlèvent maintenant jusqu'aux boiteux... qu'ils prennent jusqu'aux infirmes! Il leur faut tout! Qu'ils viennent donc aussi nous prendre! Qu'ils essaient! »

Les gens se réunissaient.... « Mère Grédel, dit le boucher, au nom du ciel, taisez-vous.... On serait capable de vous mettre en prison.

— Eh! bien qu'on m'y mette, s'écria-t-elle, qu'on me massacre! Les hommes sont des lâches de permettre de telles horreurs! »

Mais le sergent de ville s'étant approché, nous repartîmes ensemble en pleurant.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Conseil de révision** : ensemble des autorités chargées de voir, d'examiner l'état physique des conscrits. — 2. **Avoir une mine de détérioré** : être pâle comme un cadavre. — 3. **Prédire** : dire d'avance. — 4. **Conformation** : manière dont le corps est conformé, bâti. — 5. **Avoir un bon timbre** : avoir une voix qui résonne bien. — 6. **Tranche la question** : termine la discussion.

Le sens. — 1. Pourquoi Joseph est-il inquiet? — 2. Que fait-il le jour du conseil? Pourquoi? — 3. Quel en est le résultat? — 4. Que lui reproche M. Goulden? — 5. Pourquoi la remarque de Kelz est-elle amusante? — 6. Pourquoi le conseil hésite-t-il? — 7. Qu'est-ce qui tranche la question? — 8. Quelle est la décision prise? — 9. Quel en est l'effet sur chacun des principaux personnages?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La conjugaison. Le présent du subjonctif. — 314. — Copiez le n° 7 de la lecture. Soulignez les verbes qui se trouvent au présent du subjonctif.

315. — Conjuguez à tous les temps de l'indicatif le verbe *sourire*.

La phrase. — 316. — *Votre jambe est solide, j'en réponds.* Comment un médecin aurait-il rassuré un malade venant le consulter pour sa **fièvre**, son **poids**, ses **yeux**, sa **fatigue**... etc. (8 phrases).
Ex. : *Votre fièvre tombera, j'en réponds.*

78. — Le premier billet de logement.

1. — Nous étions en route pour rejoindre l'armée et je peinais beaucoup à suivre mes camarades.

Enfin le cinquième *jour*, vers dix heures du soir, nous entrâmes à Mayence. Tant que je vivrai, ce souvenir me restera dans l'esprit. Il faisait un froid terrible; nous étions partis de grand matin, et longtemps avant d'arriver à la ville, nous avions traversé des villages pleins de soldats. La nuit était venue; le ciel fourmillait d'étoiles. Tout le monde regardait, et l'on se disait : « Nous approchons! » car au fond du ciel une ligne sombre, des points noirs et des aiguilles étincelantes annonçaient une grande ville.

2. — Enfin nous entrâmes dans les avancées, à travers des bastions¹ de terre en zigzag. Alors on nous fit serrer les rangs et nous continuâmes mieux au pas, comme il arrive en approchant d'une place forte. On se taisait. Au coin d'une espèce de mur nous vîmes le fossé de la ville plein de glace, les remparts en briques au-dessus, et en face de nous, une vieille porte sombre, le pont levé. En haut, une sentinelle nous cria : « *Qui vive!* »

Le capitaine, seul en avant, répondit : « France!

— Quel régiment? — Recrues² du 6^e léger³. »

Il se fit un grand silence. Le pont-levis s'abaissa; les hommes de garde vinrent nous reconnaître. L'un d'eux portait un grand falot. Notre capitaine alla quelques pas en avant, causer avec le chef de poste, puis on nous cria : « Quand il vous plaira. »

3. — Nos tambours commençaient à battre; mais le capitaine leur fit remettre la caisse sur l'épaule, et nous entrâmes, traversant un grand pont et une seconde porte semblable à la première. Alors nous fûmes dans la ville, pavée de gros cailloux luisants. Chacun faisait ce qu'il pouvait pour ne pas boiter, car, malgré la nuit, toutes les auberges, toutes les boutiques des marchands étaient ouvertes; leurs grandes fenêtres brillaient, et des centaines de gens allaient et venaient comme en plein jour.

Nous tournâmes cinq ou six coins de rue, et bientôt nous arrivâmes sur une petite place, devant une haute caserne où l'on nous cria : « Halte! » Il y avait une voûte au coin de la caserne, et, dans cette voûte, une cantinière assise derrière une petite table,

sous un grand parapluie tricolore où pendaient deux lanternes.

Presque aussitôt plusieurs officiers arrivèrent : c'étaient le commandant Gémeau et quelques autres que j'ai connus depuis. Ils serrèrent la main du capitaine en riant ; puis ils nous regardèrent et l'on fit l'appel. Après quoi nous reçûmes chacun une miche de pain et un billet de logement⁴. On nous avertit que l'appel aurait lieu le lendemain à huit heures pour la distribution des armes, et l'on nous cria : « Rompez les rangs ! »

4. — Mais où aller avec nos billets de logement, au milieu d'une ville pareille ? Ma première idée fut d'aller voir la cantinière sous son parapluie. C'était une vieille Alsacienne toute ronde et joufflue, et quand je lui demandai où se trouvait la *Capuzigner Strasse*⁵, elle me répondit : « Qu'est-ce que tu payes ? »

Je fus obligé de prendre avec elle un petit verre d'eau-de-vie ; alors elle me dit : « Tiens, juste en face de nous, en tournant le coin à droite, tu trouveras la *Capuzigner Strasse*. Bonsoir, conscrit. » Elle riait.

5. — Le grand Furst et Zébédé, deux de mes camarades de Phalsbourg, avaient aussi leur billet pour la *Capuzigner Strasse* ; nous partîmes, encore bien heureux de boiter et de traîner la semelle ensemble dans cette ville étrangère.

Furst trouva le premier sa maison, mais elle était fermée, et, comme il frappait à la porte, je trouvai aussi la mienne, dont les deux fenêtres brillaient à gauche. Je poussai la porte, elle s'ouvrit et j'entrai dans une allée sombre, où l'on sentait le pain frais, ce qui me réjouit intérieurement. Zébédé alla plus loin. Moi, je criais dans l'allée : « Il n'y a personne ? »

Et presque aussitôt une vieille femme parut, la main devant sa chandelle, au haut d'un escalier en bois.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » fit-elle.

Je lui dis que j'avais un billet de logement pour chez eux. Elle descendit et regarda mon billet, puis elle me dit en allemand : « Venez ! »

Je montai donc l'escalier. En passant j'aperçus, par une porte ouverte, deux hommes en culotte, nus jusqu'à la ceinture, qui brassaient la pâte devant deux pétrins. J'étais chez un boulanger, et voilà pourquoi cette vieille ne dormait pas encore, ayant sans doute aussi de l'ouvrage. En haut, elle me conduisit dans une

chambre assez grande, avec un bon fourneau de faïence et un lit au fond. « Vous arrivez tard, me dit cette femme.

— Oui, nous avons marché tout le jour, lui répondis-je sans presque pouvoir parler ; je tombe de faim et de fatigue. »

Alors elle me regarda, et je l'entendis qui disait : « Pauvre enfant ! »

ERCKMANN-CHATRIAN. [*Histoire d'un conscrit de 1813*. Hachette, édit.]



Joseph fut soumis à de rudes épreuves ; il se comporta vaillamment. Mais le sort devait continuer à être contraire aux troupes de l'Empereur et, après Leipzig, l'armée dut se mettre en retraite, poursuivie par une nuée d'ennemis de toutes nations se ruant en France pour la curée.



Joseph, miné par les fièvres, à bout de forces, se coucha un jour sur le bord du chemin pour mourir. Un de ses amis, le hissant dans un fourgon, put le ramener à Phalsbourg. Et, revenu à la santé, Joseph put croire que le cauchemar de la guerre était fini.... Hélas, Waterloo était proche.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Bastion** : ouvrage de fortification. — 2. **Recrues** : soldats nouvellement recrutés, qui viennent accroître le nombre des anciens. — 3. **6^e léger** : 6^e régiment d'infanterie légère, c'est-à-dire à équipement allégé. — 4. **Billet de logement** : ordre à un civil d'avoir à loger un ou plusieurs militaires. — **Capuzigner strasse** : rue des Capucins.

Le sens. — 1. Pourquoi Joseph conservera-t-il toujours le souvenir de son entrée à Mayence ? — 2. Pourquoi est-il très embarrassé ? — 3. Comment se tire-t-il d'affaire ? — 4. Pourquoi les gens chez qui il va sont-ils encore éveillés ? — 5. Que dit la vieille femme en regardant Joseph ? Pourquoi ? — 6. Quelle impression laisse cette lecture ?

TIRONS PARTI DU TEXTE

Le vocabulaire. — 317. — Donnez un adjectif de la même famille que les mots en italique du n^o 1 de la lecture. Donnez ensuite 10 adjectifs en **ible**.

318. — Cherchez dans le texte 10 noms relatifs à la vie militaire et aux fortifications ; donnez ensuite 10 noms se rapportant à un château fort du Moyen Age ou aux fortifications actuelles.

La phrase. — 319. — *J'entrai dans une allée sombre où l'on sentait le pain frais, ce qui me réjouit intérieurement.* Joseph aurait pu sentir d'autres odeurs agréables. Refaites alors la phrase (5 phrases).

La rédaction. — 320. — La brave femme qui reçoit Joseph fait tout ce qu'elle peut pour le soulager, le consoler.... Dites comment elle s'y prend.